

dit un mot, et revint s'asseoir à table. — Je l'ajourne au dessert, dit-il.

Comme tous les ministres de la Restauration, le ministre était un homme sans jeunesse. La charte concédée par Louis XVIII avait le défaut de lier les mains aux rois en les forçant à livrer les destinées du pays aux quadragénaires de la chambre des députés et aux septuagénaires de la pairie, de les dépouiller du droit de saisir un homme de talent politique là où il était, malgré sa jeunesse ou malgré la pauvreté de sa condition. Napoléon seul put employer des jeunes gens à son choix, sans être arrêté par aucune considération. Aussi, depuis la chute de cette grande volonté, l'énergie avait-elle déserté le pouvoir. Or, faire succéder la mollesse à la vigueur est un contraste plus dangereux en France qu'en tout autre pays. En général, les ministres arrivés vieux ont été médiocres, tandis que les ministres pris jeunes ont été l'honneur des monarchies européennes et des républiques où ils dirigèrent les affaires. Le monde retentissait encore de la lutte de Pitt et de Napoléon, deux hommes qui conduisirent la politique à l'âge où les Henri de Navarre, les Richelieu, les Mazarin, les Colbert, les Louvois, les d'Orange, les Guise, les La Rovère, les Machiavel, enfin tous les grands hommes connus, partis d'en bas ou nés aux environs des trônes, commencèrent à gouverner des États. La Convention, modèle d'énergie, fut composée en grande partie de têtes jeunes; aucun souverain ne doit oublier qu'elle sut opposer quatorze armées à l'Europe; sa politique, si fatale aux yeux de ceux qui tiennent pour le pouvoir dit absolu, n'en était pas moins dictée par les vrais principes de la monarchie, car elle se conduisit comme un grand roi. Après dix ou douze années de luttes parlementaires, après avoir ressassé la politique et s'y être harassé, ce ministre avait été véritablement intronisé par un parti qui le considérait comme son homme d'affaires. Heureusement pour lui-même, il approchait plus de soixante ans que de cinquante; s'il avait conservé quelque vigueur juvénile, il aurait été promptement brisé. Mais, habitué à rompre, à faire retraite, à revenir à la charge, il pouvait se laisser

frapper tour à tour par son parti, par l'oppositif, par la cour, par le clergé, en leur opposant la force d'inertie d'une matière à la fois molle et consistante; enfin, il avait les bénéfices de son malheur. Gehenné dans mille questions de gouvernement, comme est le jugement d'un vieil avocat après avoir tout plaidé, son esprit ne possédait plus ce vif que gardent les esprits solitaires, ni cette prompte décision des gens accoutumés de bonne heure à l'action, et qui se distingue chez les jeunes militaires. Pouvait-il en être autrement? il avait constamment chicané au lieu de juger, il avait critiqué les effets sans assister aux causes, il avait surtout la tête pleine de mille réformes qu'un parti lance à son chef, des programmes que les intérêts privés apportent à un orateur d'avenir, en l'embarrassant de plans et de conseils inexécutables. Loin d'arriver frais, il était arrivé fatigué de ses marches et contre-marches. Puis, en prenant position sur la sommité tant désirée, il s'y était accroché à mille buissons épineux, il y avait trouvé mille volontés contraires à concilier. Si les hommes d'État de la Restauration avaient pu suivre leurs propres idées, leurs capacités seraient sans doute moins exposées à la critique; mais si leurs vœux furent entraînés, leur âge les sauva en ne leur permettant plus de déployer cette résistance qu'on sait opposer au début de la vie à ces intrigues à la fois basses et élevées qui vainquirent quelquefois Richelieu, et auxquelles, dans une sphère moins élevée, Rabourdin allait se prendre. Après les tiraillements de leurs premières luttes, ces gens, moins vieux que vieillies, eurent les tiraillements ministériels. Ainsi leurs yeux se troublaient déjà quand il fallait la perspicacité de l'aigle, leur esprit était lassé quand il fallait redoubler de verve. Le ministre à qui Rabourdin voulait se confier, entendait journellement des hommes d'une incontestable supériorité lui exposant les théories les plus ingénieuses, applicables ou inapplicables aux affaires de la France. Ces gens à qui les difficultés de la politique générale étaient cachées, assaillaient ce ministre au retour d'une bataille parlementaire, d'une lutte avec les secrètes imbécillités de la cour, ou à la

veille d'un combat avec l'esprit public, ou le lendemain d'une question diplomatique qui avait déchiré le conseil en trois opinions. Dans cette situation, un homme d'État tient naturellement un bâillement tout prêt au service de la première phrase où il s'agit de mieux ordonner la chose publique. Il ne se faisait pas alors de dîner où les plus audacieux spéculateurs, où les hommes des coujisses financières et politiques, ne résumassent en un mot profond les opinions de la Bourse et de la Banque, celles surprises à la diplomatie, et les plans que comportait la situation de l'Europe. Le ministre avait d'ailleurs en des Lupeaulx et son secrétaire particulier, un petit conseil pour ruminer cette nourriture, pour contrôler et analyser les intérêts qui parlaient par tant de voix habiles. En effet, son malheur, qui sera celui de tous les ministres sexagénaires, était de biaiser avec toutes les difficultés : avec le journalisme que l'on voulait en ce moment amortir sourdement au lieu de l'abattre franchement ; avec la question financière comme avec les questions d'industrie ; avec le clergé comme avec la question des biens nationaux ; avec le libéralisme comme avec la chambre. Après avoir tourné le pouvoir en sept ans, le ministre croyait pouvoir tourner ainsi toutes les questions. Il est si naturel de vouloir se maintenir par les moyens qui servirent à s'élever, que nul n'osait blâmer un système inventé par la médiocrité pour plaire à des esprits médiocres. La Restauration de même que la révolution polonaise, ont su démontrer, aux nations comme aux princes, ce que vaut un homme, et ce qui leur arrive quand cet homme leur manque. Le dernier et le plus grand défaut des hommes d'État de la Restauration fut leur honnêteté dans une lutte où leurs adversaires employaient toutes les ressources de la friponnerie politique, le mensonge et les calomnies, en déchainant contre eux, par les moyens les plus subversifs, les masses inintelligentes, habiles seulement à comprendre le désordre.

Rabourdin s'était dit tout cela. Mais il venait de se décider à jouer le tout pour le tout, comme un homme qui, lassé par le jeu, ne s'accorde plus qu'un coup ; or, le hasard

lui donnait un tricheur pour adversaire en la personne de des Lupeaulx. Néanmoins, quelle que fût sa sagacité, le chef de bureau, plus savant en administration qu'en optique parlementaire, n'imaginait pas toute la vérité ; il ne savait pas que le grand travail qui avait rempli sa vie allait devenir une théorie pour le ministre, et qu'il était impossible à l'homme d'État de ne pas le confondre avec les novateurs du dessert, avec les causeurs du coin du feu.

Au moment où le ministre debout, au lieu de penser à Rabourdin, songeait à François Keller, et n'était retenu que par sa femme qui lui offrait une grappe de raisin, le chef de bureau fut annoncé par l'huissier. Des Lupeaulx avait bien compté sur la disposition où devait être le ministre préoccupé de ses improvisations ; aussi, voyant l'homme d'État aux prises avec sa femme, alla-t-il au-devant de Rabourdin et le foudroya-t-il par sa première phrase.

— Son Excellence et moi nous sommes instruits de ce qui vous préoccupe, et vous n'avez rien à craindre, dit des Lupeaulx en baissant la voix, ni de Dutocq ni de qui que ce soit, ajouta-t-il à haute voix.

— Ne vous tourmentez point, Rabourdin, dit Son Excellence avec bonté, mais en faisant un mouvement de retraite.

Rabourdin s'avança respectueusement, et le ministre ne put l'éviter.

— Votre Excellence me permettra-t-elle de lui dire deux mots en particulier ? fit Rabourdin en jetant à l'Excellence une œillade mystérieuse.

Le ministre regarda la pendule et se dirigea vers la fenêtre où le suivit le pauvre chef.

— Quand pourrai-je avoir l'honneur de soumettre l'affaire à Votre Excellence, afin de lui expliquer le nouveau plan d'administration auquel se rattache la pièce que l'on doit entacher...

— Un plan d'administration ! dit le ministre en fronçant les sourcils et l'interrompant. Si vous avez quelque chose en ce genre à me communiquer, attendez le jour où nous travaillerons ensemble. J'ai conseil aujourd'hui, je dois une

réponse à la chambre sur l'incident que l'opposition a élevé hier à la fin de la séance. Votre jour est mercredi prochain, nous n'avons pas travaillé hier, car hier je n'ai pu m'occuper des affaires du ministère. Les affaires politiques ont nui aux affaires purement administratives.

— Je remets mon honneur avec confiance entre les mains de Votre Excellence, dit gravement Rabourdin, et je la supplie de ne pas oublier qu'elle ne m'a pas laissé le temps d'une explication immédiate à propos de la pièce soustraite.

— Mais ne craignez donc rien, dit des Lupeaulx en s'avancant entre le ministre et Rabourdin qu'il interrompit, avant huit jours vous serez sans doute nommé...

Le ministre se mit à rire en songeant à l'enthousiasme de des Lupeaulx pour madame Rabourdin, et il guigna sa femme qui sourit. Rabourdin, surpris de ce jeu muet, en chercha la signification : il cessa de tenir sous son regard le ministre un moment, et l'Excellence en profita pour se sauver.

— Nous causerons ensemble de tout cela, dit des Lupeaulx, devant qui le chef de bureau se trouva seul, non sans surprise. Mais n'en voulez pas à Dutoq, je vous réponds de lui.

— Madame Rabourdin est une femme charmante, dit la femme du ministre au chef de bureau pour lui dire quelque chose.

Les enfants regardaient Rabourdin avec curiosité. Rabourdin s'attendait à quelque chose de solennel, et il était comme un gros poisson pris dans les mailles d'un léger filet, il se débattait avec lui-même.

— Madame la comtesse est bien bonne, dit-il.

— N'aurai-je pas le plaisir de la voir un mercredi ? dit la comtesse, amenez-nous-la, vous m'obligerez...

— Madame Rabourdin reçoit le mercredi, répondit des Lupeaulx qui connaissait la banalité des mercredis officiels ; mais si vous avez tant de bonté pour elle, vous avez bientôt, je crois, une soirée intime.

La femme du ministre se leva contrariée.

— Vous êtes le maître de mes cérémonies, dit-elle à des Lupeaulx.

Paroles ambiguës par lesquelles elle exprima la contrariété que lui causait des Lupeaulx en entreprenant sur ses soirées intimes, où elle n'admettait que des personnes de choix. Elle sortit en saluant Rabourdin. Des Lupeaulx et le chef de bureau furent donc seuls dans le petit salon où le ministre déjeunait en famille. Des Lupeaulx froissait entre ses doigts la lettre confidentielle que La Brière avait remise au ministre, Rabourdin la reconnut.

— Vous ne me connaissez pas bien, dit-il au chef de bureau en lui souriant. Vendredi soir, nous nous entendrons à fond. En ce moment, je dois faire l'audience, le ministre me la laisse aujourd'hui sur le dos, car il se prépare pour la chambre. Mais je vous le répète, Rabourdin, ne craignez rien.

Rabourdin chemina lentement par les escaliers, confondu de la singulière tournure que prenaient les choses. Il s'était cru dénoncé par Dutoq, et ne se trompait point ; des Lupeaulx avait entre les mains l'état où il était jugé si sévèrement et des Lupeaulx caressait son juge. C'était à s'y perdre. Les gens droits comprennent difficilement les intrigues embrouillées, et Rabourdin se perdit dans ce dédale, sans pouvoir deviner le jeu que jouait le secrétaire général.

— Ou il n'a pas lu son article, ou il aime ma femme.

Telles furent les deux pensées auxquelles s'arrêta le chef en traversant la cour, car le regard qu'il avait saisi la veille entre Célestine et des Lupeaulx lui revint dans la mémoire comme un éclair. Pendant l'absence de Rabourdin, son bureau avait été nécessairement en proie à une agitation violente, car dans les ministères les rapports entre les employés et les supérieurs sont si bien réglés, que quand l'huissier du ministre vient de la part de Son Excellence chez un chef de bureau, surtout à l'heure où le ministre n'est pas visible, il se fait de grands commentaires. La coïncidence de cette communication extraordinaire avec la mort de monsieur La Billardière donna d'ailleurs une importance insolite

À ce fait que monsieur Saillard apprit par monsieur Clergeot, et il vint en conférer avec son gendre. Bixiou, qui travaillait alors avec son chef, le laissa causer avec son beau-père et se transporta dans le bureau Rabourdin, où les travaux étaient interrompus.

BIXIOU, *entrant.*

Il ne fait guère chaud chez vous, messieurs. Vous ne savez pas ce qui se passe en bas. *La vertueuse Rabourdin* est enfoncée! Oui, destitué! Une scène horrible chez le ministre.

DUTOCQ, *il regarde Bixiou*

Est-ce vrai?

BIXIOU.

A qui cela peut-il faire de la peine? ce n'est pas à vous; vous deviendrez sous-chef et du Bruel chef. Monsieur Baudoyer passe à la division.

FLEURY.

Je gage cent francs que Baudoyer ne sera jamais chef de division.

MEUX.

Je me mets dans le pari. Vous y mettez-vous, monsieur Poiret?

POIRET.

J'ai ma retraite au premier janvier.

BIXIOU.

Comment! nous ne verrons plus vos souliers à cordons, et que deviendra le ministère sans vous? Qui se met de mon pari?

DUTOCQ.

Je ne puis en être, je parierais à coup sûr. Monsieur Rabourdin est nommé, monsieur de La Billardière l'a recommandé sur son lit de mort aux deux ministres, en s'accusant d'avoir touché les émoluments d'une place dont le travail était fait par Rabourdin; il a eu des scrupules de conscience; et, sauf tout ordre supérieur, ils lui ont promis, pour le calmer, de nommer Rabourdin.

BIXIOU.

Messieurs, mettez-vous tous contre moi; vous voilà sept! car vous en serez, monsieur Phellion. Je parie un diner de cinq cents francs au Rocher de Cancale que Rabourdin n'a pas la place de La Billardière. Ça ne vous coûtera pas cent francs à chacun, et moi j'en risque cinq cents. Je vous fais la chouette enfin. Ça va-t-il? En êtes-vous, du Bruel?

PHELLION, *posant sa plume.*

Monsieur, sur quoi fondez-vous cette proposition aléatoire, car aléatoire est le mot; mais je me trompe en employant le terme de proposition, c'est *contrat* que je voulais dire. Le pari constitue un contrat.

FLEURY.

Non, car on ne peut donner le nom de contrat qu'aux conventions reconnues par le code, et le code n'accorde pas d'action pour le pari.

DUTOCQ.

C'est le reconnaître que de le proscrire.

BIXIOU.

Ça, c'est fort, mon petit Dutocq!

POIRET.

Par exemple!

FLEURY.

C'est juste. C'est comme se refuser au paiement de ses dettes, on les reconnaît.

THULLIER.

Vous faites de fameux jurisconsultes!

POIRET.

Je suis aussi curieux que monsieur Phellion de savoir sur quelles raisons s'appuie monsieur Bixiou...

BIXIOU, *criant à travers le bureau.*

En êtes-vous, du Bruel?

DU BRUEL, *apparaissant.*

Sac-à-papier, messieurs, j'ai quelque chose de difficile à faire, c'est la réclame pour la mort de monsieur La Billardière. De grâce! un peu de silence; vous rirez et pariez après,

THULLIER.

Rirez et pas rirez! vous entreprenez sur mes calembours!

BIXIOU, *allant dans le bureau de du Bruel.*C'est vrai, du Bruel, l'éloge du bonhomme est une chose
ien difficile, j'aurais plus tôt fait sa charge!

DU BRUEL.

Aide-moi donc, Bixiou!

BIXIOU.

Je veux bien, quoique ces articles-là se fassent mieux en
mangeant.

DU BRUEL.

Nous dînerons ensemble. (*Lisant.*)*La religion et la monarchie perdent tous les jours quel-
ques-uns de ceux qui combattirent pour elles dans les temps
révolutionnaires...*

BIXIOU.

Mauvais. Je mettrais:

*La mort exerce particulièrement ses ravages parmi les
plus vieux défenseurs de la monarchie et les plus fidèles ser-
viteurs du roi, dont le cœur saigne de tous ces coups. (Du
Bruel écrit rapidement.) Monsieur le baron Flamet de La
Billardière est mort ce matin d'une hydropisie de poitrine,
causée par une affection au cœur.*Vois-tu, il n'est pas indifférent de prouver que l'on a du
cœur dans les bureaux. Faut-il couler là une petite tartine
sur les émotions des royalistes pendant la terreur? Hein!
ça ne ferait pas mal. Mais non, les petits journaux diraient
que les émotions ont plus frappé sur les intestins que sur le
cœur. N'en parlons pas. Qu'as-tu mis?DU BRUEL, *lisant.**Issu d'une vieille souche parlementaire...*

BIXIOU.

Très-bien cela! c'est poétique, et souche est profondé-
ment vrai.DU BRUEL, *continuant.**Où le dévouement pour le trône était héréditaire, aussi**bien que l'attachement à la foi de nos pères, monsieur de La
Billardière ...*

BIXIOU.

Je mettrais *monsieur le baron.*

DU BRUEL.

Mais il ne l'était pas en 1793...

BIXIOU.

C'est égal, tu sais que, sous l'Empire, Fonché rapportant
une anecdote sur la Convention, et dans laquelle Robes-
pierre lui parlait, la contait ainsi: « Robespierre me dit:
Duc d'Otrante, vous irez à l'Hôtel de Ville! » Il y a donc
un précédent.

DU BRUEL.

Laisse-moi noter ce mot-là! Mais ne mettons pas *le baron*,
car j'ai réservé pour la fin les faveurs qui ont plu sur lui.

BIXIOU.

Ah! bien. C'est le coup de théâtre, le tableau d'ensemble
de l'article.

DU BRUEL.

Voyez-vous?...

*En nommant monsieur de La Billardière baron, gentil-
homme ordinaire...*BIXIOU, *à part.*

Très-ordinaire.

DU BRUEL, *continuant.**De la chambre, etc., le roi récompensa tout ensemble les
services rendus par le prévôt qui sut concilier la rigueur de
ses fonctions avec la mansuétude ordinaire aux Bourbons, et
le courage du Vendéen qui n'a pas plié le genou devant l'idole
impériale. Il laisse un fils, héritier de son dévouement et de
ses talents, etc.*

BIXIOU.

N'est-ce pas trop monté de ton, trop riche de couleurs?
J'éteindrais un peu cette poésie: l'idole impériale, plier le
genou! diable! Le vaudeville gâte la main, et l'on ne sait
plus tenir le style de la pedestre prose. Je mettrais: *Il ap-*

partenait au petit nombre de ceux qui, etc. Simplifie, il s'agit d'un homme simple.

DU BRUEL.

Encore un mot de vaudeville. Tu ferais ta fortune au théâtre, Bixiou!

BIXIOU.

Qu'as-tu mis sur Quiberon? (*Il lit.*) Ce n'est pas cela! Voilà comment je rédigerai:

Il assuma sur lui, dans un ouvrage récemment publié, tous les malheurs de l'expédition de Quiberon, en donnant ainsi la mesure d'un dévouement qui ne reculait devant aucun sacrifice.

C'est fin, spirituel, et tu sauves La Billardière

DU BRUEL.

Aux dépens de qui?

BIXIOU, sérieux comme un prêtre qui monte en chaire.
De Hoche et de Tallien. Tu ne sais donc pas l'histoire?

DU BRUEL.

Non. J'ai souscrit à la collection des Baudouin, mais je n'ai pas encore eu le temps de l'ouvrir: il n'y a pas de sujet de vaudeville là dedans.

PELLION, à la porte.

Nous voudrions tous savoir, monsieur Bixiou, qui peut vous inciter à croire que le vertueux et digne monsieur Rabourdin, qui fait l'intérim de la division depuis neuf mois, qui est le plus ancien chef de bureau du ministère, et que le ministre, au retour de chez monsieur de La Billardière, a envoyé chercher par son huissier, ne sera pas nommé chef de division.

BIXIOU.

Papa Phellion, vous connaissez la géographie?

PELLION, se rengorgeant.

Monsieur, je m'en flatte.

BIXIOU.

L'histoire?

PELLION, d'un air modeste.

Peut-être.

BIXIOU, le regardant.

Votre diamant est mal accroché, il va tomber. Eh bien! vous ne connaissez pas le cœur humain, vous n'êtes pas plus avancé là dedans que dans les environs de Paris.

POIRET, bas à Vimeux.

Les environs de Paris? Je croyais qu'il s'agissait de monsieur Rabourdin.

BIXIOU.

Le bureau Rabourdin parie-t-il en masse contre moi?

TOUS.

Oui.

BIXIOU.

Du Bruel, en es-tu?

DU BRUEL.

Je crois bien. Il est dans notre intérêt que notre chef passe, alors chacun dans notre bureau avance d'un cran.

THUILLIER.

D'un crâne. (*Bas à Phellion.*) Il est joli, celui-là.

BIXIOU.

Je gagerai. Voici ma raison. Vous la comprendrez difficilement, mais enfin je vous la dirai tout de même. Il est juste que monsieur Rabourdin soit nommé (*il regarde Dutocq*); car en lui, l'ancienneté, le talent et l'honneur sont reconnus, appréciés et récompensés. La nomination est même dans l'intérêt bien entendu de l'administration. (*Phellion, Poiret et Thuillier écoutent sans rien comprendre et sont comme des gens qui cherchent à voir clair dans les ténèbres.*) Eh bien! à cause de toutes ces convenances et de ces mérites, en reconnaissant combien la mesure est équitable et sage, je parie qu'elle n'aura pas lieu. Oui! elle manquera comme ont manqué les expéditions de Boulogne et de Russie, où le génie avait rassemblé toutes les chances de succès! Elle manquera comme manque ici-bas tout ce qui semble juste et bon. Je joue le jeu du diable.

DU BRUEL.

Qui donc sera nommé?

BIXIOU.

Plus je considère Baudoyer, plus il me semble réunir toutes les qualités contraires; conséquemment, il sera chef de division.

DUTOÇQ, *poussé à bout.*

Mais monsieur des Lupeaulx, qui m'a fait venir pour me demander mon Charlet, m'a dit que monsieur Rabourdin allait être nommé, et que le petit La Billardière passait référendaire au sceau.

BIXIOU.

Nommé! nommé! La nomination ne se signera seulement pas dans dix jours. On nommera pour le jour de l'an. Tenez, regardez votre chef dans la cour, et dites-moi si ma vertueuse Rabourdin a la mine d'un homme en faveur, on le croirait destitué! (*Fleury se précipite à la fenêtre.*) Adieu, messieurs; je vais aller annoncer à monsieur Baudoyer votre nomination de monsieur Rabourdin, ça le fera toujours enrager, le saint homme! Puis, je lui raconterai notre pari, pour lui remettre le cœur. C'est ce que nous nommons au théâtre une péripétie, n'est-ce pas, du Bruel? Qu'est-ce que cela me fait? Si je gagne, il me prendra pour sous-chef. (*Il sort.*)

POIRET.

Tout le monde accorde de l'esprit à ce monsieur, eh bien, moi, je ne puis jamais rien comprendre à ses discours. (*Il expédie toujours.*) Je l'écoute, je l'écoute, j'entends des paroles et ne saisis aucun sens: il parle des environs de Paris à propos du cœur humain, et (*il pose sa plume et va au poêle*) dit qu'il joue le jeu du diable, à propos des expéditions de Russie et de Boulogne! Il faudrait d'abord admettre que le diable joue, et savoir quel jeu. Je vois d'abord le jeu de dominos... (*Il se mouche.*)

FLEURY, *interrompant.*

Il est onze heures, le père Poiret se mouche.

DU BRUEL.

C'est vrai. Déjà! Je cours au secrétariat.

POIRET.

Où en étais-je?

THULLIER.

Domino, au Seigneur; car il s'agit du diable, et le diable est un suzerain sans charte. Mais ceci vise plus à la pointe qu'an calembour. Ceci est le jeu de mots. Au reste, je ne vois pas de différence entre le jeu de mots et... (*Sébastien entre pour prendre des circulaires à signer et à collationner.*)

VIMEUX.

Vous voilà, beau jeune homme. Le temps de vos peines est fini, vous serez appointé! Monsieur Rabourdin sera nommé! Vous étiez hier à la soirée de madame Rabourdin. Êtes-vous heureux d'aller là! On dit qu'il y va des femmes superbes.

SÉBASTIEN.

Je ne sais pas.

FLEURY.

Vous êtes aveugle?

SÉBASTIEN.

Je n'aime point à regarder ce que je ne saurais voir.

PHELLION, *enchanté.*

Bien dit! jeune homme.

VIMEUX.

Vous faites bien attention à madame Rabourdin, qu diable! une femme charmante.

FLEURY.

Bah! des formes maigres. Je l'ai vue aux Tuileries: j'aime bien mieux Percillière, la maîtresse de ballet, la vic time à Castaing.

PHELLION.

Mais qu'a de commun une actrice avec la femme d'un chef de bureau?

DUTOÇQ.

Toutes deux jouent la comédie.

FLEURY, regardant Dutocq de travers.

Le physique n'a rien à faire avec le moral, et si vous entendez par là que...

DUTOCQ.

Moi, je n'entends rien...

FLEURY.

Celui de tous les employés qui sera fait chef de bureau, voulez-vous le savoir?

TOUS.

Dites !

FLEURY.

C'est Colleville.

THUILLIER.

Pourquoi?

FLEURY.

Madame Colleville a fini par prendre le plus court... le chemin de la sacristie...

THUILLIER, sèchement.

Je suis trop l'ami de Colleville pour ne pas vous prier, monsieur Fleury, de ne pas parler légèrement de sa femme.

PELLION.

Jamais les femmes, qui n'ont aucun moyen de défense, ne devraient être le sujet de nos conversations...

VIMEUX.

D'autant plus que la jolie madame Colleville n'a pas voulu recevoir Fleury, et qu'il la dénigre par vengeance.

FLEURY.

Elle n'a pas voulu me recevoir sur le même pied que Thuillier, mais j'y suis allé...

THUILLIER.

Quand?... où?... sous ses fenêtres?...

Quoique Fleury fût redouté dans les bureaux pour sa crânerie, il accepta silencieusement le dernier mot de Thuillier. Cette résignation, qui surprit les employés, avait pour cause un billet de deux cents francs, d'une signature assez douteuse, que Thuillier devait présenter à mademoiselle

Thuillier, sa sœur. Après cette escarmouche, un profond silence s'établit. Chacun travailla de une heure à trois heures. Du Briel ne revint pas.

Vers trois heures et demie, les apprêts du départ, le broissage des chapeaux, le changement des habits, s'opéra simultanément dans tous les bureaux du ministère. Cette chère demi-heure, employée à de petits soins domestiques, abrège d'autant la séance. En ce moment les pièces trop chaudes s'attédisent, l'odeur particulière aux bureaux s'évapore, le silence revient. A quatre heures, il ne reste plus que les véritables employés, ceux qui prennent leur état au sérieux. Un ministre peut connaître les travailleurs de son ministère en faisant une tournée à quatre heures précises, espionnage qu'aucun de ces graves personnages ne se permet.

A cette heure, dans les cours, quelques chefs s'abordèrent pour se communiquer leurs idées sur l'événement de la journée. Généralement, en s'en allant deux à deux, trois à trois, on concluait en faveur de Rabourdin; mais les vieux routiers comme monsieur Clergeot branlaient la tête en disant: *Habent sua sidera lites*. Saillard et Baudoyer furent poliment évités, car personne ne savait quelle parole leur dire au sujet de la mort de La Billardière, et chacun comprenait que Baudoyer pouvait désirer la place, quoiqu'elle ne lui fût pas due.

Quand le gendre et le beau-père se trouvèrent à une certaine distance du ministère, Saillard rompit le silence en disant: — Cela va mal pour toi, mon pauvre Baudoyer.

— Je ne comprends pas, répondit le chef, à quoi songe Élisabeth qui a employé Godard à avoir dare dare un passeport pour Falleix; Godard m'a dit qu'elle a loué une chaise de poste d'après l'avis de mon oncle Mitral, et à cette heure Falleix est en route pour son pays.

— Sans doute une affaire de notre commerce, dit Saillard.

— Notre commerce le plus pressé dans ce moment était de songer à la place de monsieur de La Billardière

Ils se trouvaient alors à la hauteur du Palais-Royal, dans la rue Saint-Honoré. Dutocq les salua et les aborda.

— Monsieur, dit-il à Baudoyer, si je puis vous être utile

en quelque chose dans les circonstances où vous vous trouvez, disposez de moi, car je ne vous suis pas moins dévoué que monsieur Godard.

— Une semblable démarche est au moins consolante, dit Baudoyer, on a l'estime des honnêtes gens.

— Si vous daignez employer votre influence pour me placer auprès de vous comme sous-chef en prenant Bixiou pour votre chef, vous feriez la fortune de deux hommes capables de tout pour votre élévation.

— Vous raillez-vous de nous, monsieur? dit Saillard en faisant de gros yeux bêtes.

— Loin de moi cette pensée, dit Dutocq. Je viens de l'imprimerie du journal y porter, de la part de monsieur le secrétaire général, le mot sur monsieur de La Billardière. L'article que j'y ai lu m'a donné la plus haute estime pour vos talents. Quand il faudra achever le Rabourdin, je puis donner un fier coup de hache, daignez vous en souvenir.

Dutocq disparut.

— Je veux être pendu si j'y comprends un mot, dit le caissier en regardant Baudoyer dont les petits yeux annonçaient une stupéfaction singulière. Il faudra faire acheter le journal ce soir.

Quand Saillard et son gendre entrèrent dans le salon du rez-de-chaussée, ils y trouvèrent un grand feu, madame Saillard, Elisabeth, monsieur Gaudron, et le curé de Saint-Paul. Le curé se tourna vers monsieur Baudoyer, à qui sa femme fit un signe d'intelligence peu compris.

— Monsieur, dit le curé, je n'ai pas voulu tarder à venir vous remercier du magnifique cadeau par lequel vous avez embelli ma pauvre église, je n'osais pas m'endetter pour acheter ce bel ostensor, digne d'une cathédrale. Vous qui êtes un de nos plus pieux et assidus paroissiens, vous deviez plus que tout autre avoir été frappé du dénuement de notre maître autel. Je vais voir, dans quelques moments, monseigneur le coadjuteur, et il vous témoignera bientôt sa satisfaction.

— Je n'ai rien fait encore... dit Baudoyer.

— Monsieur le curé, répondit sa femme en lui coupant la

parole, je puis trahir son secret tout entier. Monsieur Baudoyer compte achever son œuvre en vous donnant un dais pour la prochaine Fête-Dieu. Mais cette acquisition tient un peu à l'état de nos finances, et nos finances tiennent à notre avancement.

— Dieu récompense ceux qui l'honorent, dit monsieur Gaudron en se retirant avec le curé.

— Pourquoi, dit Saillard à monsieur Gaudron et au curé, ne nous faites-vous pas l'honneur de manger avec nous la fortune du pot?

— Restez, mon cher vicaire, dit le curé à Gaudron. Vous me savez invité par monsieur le curé de Saint-Roch, qui demain enterre monsieur de La Billardière.

— Monsieur le curé de Saint-Roch peut-il dire un mot pour nous? demanda Baudoyer que sa femme tira violemment par le pan de sa redingote.

— Mais tais-toi donc, Baudoyer, lui dit-elle en l'attirant dans un coin pour lui souffler à l'oreille : — Tu as donné à la paroisse un ostensor de cinq mille francs. Je t'expliquerai tout.

L'avare Baudoyer fit une grimace horrible et resta songeur pendant tout le dîner.

— Pourquoi donc t'es-tu tant remuée à propos du passeport de Falleix? de quoi te mêles-tu? lui demanda-t-il enfin.

— Il me semble que les affaires de Falleix sont un peu les nôtres, répondit sèchement Elisabeth en jetant un regard à son mari pour lui montrer monsieur Gaudron, devant lequel il devait se taire.

— Certainement, dit le père Saillard en pensant à sa commandite.

— Vous êtes arrivé, j'espère, à temps au bureau du journal? demanda Elisabeth à monsieur Gaudron en lui servant un potage.

— Oui, chère madame, répondit le vicaire. Aussitôt que le directeur du journal a vu le mot du secrétaire de la grande aumônerie, il n'a plus fait la moindre difficulté. La petite note a été mise par ses soins à la place la plus con-

venable, je n'y aurais jamais songé; mais ce jeune homme du journal a l'intelligence éveillée. Les défenseurs de la religion pourront combattre l'impiété sans désavantage, il y a beaucoup de talents dans les journaux royalistes. J'ai tout lieu de penser que le succès couronnera vos espérances. Mais songez, mon cher Baudoyer, à protéger monsieur Colleville, il est l'objet de l'attention de Son Eminence, on m'a recommandé de vous parler de lui...

— Si je suis chef de division, j'en ferai l'un de mes chefs de bureau, si l'on veut! dit Baudoyer.

Le mot de l'énigme arriva quand le dîner fut fini. La feuille ministérielle, achetée par le portier, contenait aux faits-Paris les deux articles suivants, dits entre-files.

« Monsieur le baron de La Billardière est mort ce matin, » après une longue et douloureuse maladie. Le roi perd un » serviteur dévoué, l'Église un de ses plus pieux enfants. » La fin de monsieur de La Billardière a dignement couronné sa » belle vie, consacrée tout entière dans des temps mauvais » à des missions périlleuses, et vouée encore naguère aux » fonctions les plus difficiles. Monsieur de La Billardière fut » grand prévôt dans un département où son caractère triompha » des obstacles que la rébellion y multipliait. Il avait ac- » cepté une direction ardue où ses lumières ne furent pas » moins utiles que l'aménité française de ses manières, pour » concilier les affaires graves qui s'y sont traitées. Nulles » récompenses n'ont été mieux méritées que celles par les- » quelles le roi Louis XVIII et Sa Majesté se sont plu à cou- » ronner une fidélité qui n'avait pas chancelé sous l'usur- » pateur. Cette vieille famille revivra dans un rejeton héritier » des talents et du dévouement de l'homme excellent dont » la perte afflige tant d'amis. Déjà Sa Majesté a fait savoir » par un mot gracieux, qu'elle comptait monsieur Benjamin » de La Billardière au nombre de ses gentilshommes ordi- » naires de la chambre.

» Les nombreux amis qui n'auraient pas reçu de billets de » faire part, ou chez lesquels ces billets n'arriveraient pas

» à temps, sont prévenus que les obsèques se feront demain » à quatre heures, à l'église de Saint-Roch. Le discours » sera prononcé par monsieur l'abbé Fontanon. »

« Monsieur Isidore Baudoyer, représentant d'une des plus » anciennes familles de la bourgeoisie parisienne, et chef de » bureau dans la division La Billardière, vient de rappeler » les vieilles traditions de piété qui distinguaient ces gran- » des familles, si jalouses de la splendeur de la religion et » si amies de ses monuments. L'église de Saint-Paul man- » quait d'un ostensor en rapport avec la magnificence de » cette basilique, due à la compagnie de Jésus. Ni la fa- » brique ni le curé n'étaient assez riches pour en orner l'au- » tel. Monsieur Baudoyer a fait don à cette paroisse de » l'ostensor que plusieurs personnes ont admiré chez mon- » sieur Gohier, orfèvre du roi. Grâce à cet homme pieux, » qui n'a pas reculé devant l'énormité du prix, l'église de » Saint-Paul possède aujourd'hui ce chef-d'œuvre d'orfèvre- » rie, dont les dessins sont dus à monsieur de Sommervieux. » Nous aimons à publier un fait qui prouve combien sont » vaines les déclamations du libéralisme sur l'esprit de la » bourgeoisie parisienne. De tout temps, la haute bourgeoisie » fut royaliste, elle le prouvera toujours dans l'occasion. »

— Le prix était de cinq mille francs, dit l'abbé Gaudron; mais en faveur de l'argent comptant, l'orfèvre de la cour a modéré ses prétentions.

— *Représentant d'une des plus anciennes familles de la bourgeoisie parisienne!* disait Saillard. C'est imprimé, et dans le journal officiel encore!

— Cher monsieur Gaudron, aidez donc mon père à composer une phrase qu'il pourrait glisser dans l'oreille de madame la comtesse en lui portant le traitement du mois, une phrase qui dise bien tout! je vais vous laisser. Je dois sortir avec mon oncle Mitral. Croiriez-vous qu'il m'a été impossible de trouver mon oncle Bidault. Et dans quel chenil

der eure-t-il ! Enfin, monsieur Mitral, qui connaît ses Jures, dit qu'il a fini ses affaires entre huit heures et midi ; que, passé cette heure, on ne peut le trouver qu'à un café nommé café Thémis, un singulier nom...

— Y rend-on la justice ? dit en riant l'abbé Gaudron.

— Comment va-t-il dans un café situé au coin de la rue Dauphine et du quai des Augustins ? Mais on dit qu'il y joue tous les soirs aux dominos avec son ami monsieur Gobseck. Je ne veux pas aller là toute seule, mon oncle me conduit et me ramène.

En ce moment Mitral montra sa figure jaune plaquée de sa perruque qui semblait faite en chiodent, et fit signe à sa nièce de venir afin de ne pas dissiper un temps payé deux francs à l'heure. Madame Baudoyer sortit donc sans rien expliquer à son père ni à son mari.

— Le ciel, dit monsieur Gaudron à Baudoyer quand Elisabeth fut partie, vous a donné dans cette femme un trésor de prudence et de vertus, un modèle de sagesse, une chrétienne en qui se trouve un entendement divin. La religion seule forme des caractères si complets. Demain je dirai la messe pour le succès de la bonne cause ! Il faut, dans l'intérêt de la monarchie et de la religion, que vous soyez nommé. Monsieur Rabourdin est un libéral, abonné au *Journal des Débats*, journal funeste qui fait la guerre à monsieur le comte de Villèle pour servir les intérêts froissés de monsieur de Châteaubriand. Son Eminence lira ce soir le journal, quand ce ne serait qu'à cause de son pauvre ami monsieur de La Billardière, et monseigneur le coadjuteur lui parlera de vous et de Rabourdin. Je connais monsieur le curé : quand on pense à sa chère église, il ne vous oublie pas dans son prône ; or, il a l'honneur en ce moment de dîner avec le coadjuteur, chez monsieur le curé de Saint-Roch.

Ces paroles commençaient à faire comprendre à Saillard et à Baudoyer qu'Elisabeth n'était pas restée oisive depuis le moment où Godard l'avait avertie.

— Est-elle fâtée, c'est Elisabeth, s'écria Saillard en appréciant avec plus de justesse que ne le faisait l'abbé le rapide chemin de taupé tracé par sa fille.

— Elle a envoyé Godard savoir à la porte de monsieur Rabourdin quel journal il recevait, dit Gaudron, et je l'ai dit au secrétaire de Son Eminence, car nous sommes dans un moment où l'Eglise et le trône doivent bien connaître quels sont leurs amis, quels sont leurs ennemis.

— Voilà cinq jours que je cherche une phrase à dire à la femme de Son Excellence, dit Saillard.

— Tout Paris lit cela, s'écria Baudoyer dont les yeux étaient attachés sur le journal.

— Votre éloge nous coûte quatre mille huit cents francs, mon fiston ! dit madame Saillard.

— Vous avez embelli la maison de Dieu, répondit l'abbé Gaudron.

— Nous pouvions faire notre salut sans cela, reprit-elle. Mais si Baudoyer a la place, elle vaut huit mille francs de plus, le sacrifice ne sera pas grand. Et s'il ne l'avait pas?... Hein, ma mère ! dit-elle en regardant son mari, quelle saignée !...

— Eh bien ! dit Saillard enthousiasmé, nous regagnerions cela chez Falleix, qui va maintenant étendre ses affaires en se servant de son frère qu'il a mis agent de change exprès. Elisabeth aurait bien dû nous dire pourquoi Falleix s'est envolé. Mais cherchons la phrase. Voilà ce que j'ai déjà trouvé : *Madame, si vous vouliez dire deux mots à Son Excellence...*

— *Voulez*, dit Gaudron, *daigniez*, pour parler plus respectueusement. D'ailleurs, il faut savoir avant tout si madame la Dauphine vous accorde sa protection, car alors vous pourriez lui insinuer l'idée de coopérer aux désirs de Son Altesse Royale.

— Il faudrait aussi désigner la place vacante, dit Baudoyer.

— *Madame la comtesse*, reprit Saillard en se levant et regardant sa femme avec un sourire agréable.

— Jésus ! Saillard, es-tu drôle comme ça ! Mais, mon fils, prends donc garde, tu la feras rire, c'est femme !

— *Madame la comtesse...* Suis-je mieux ? dit-il en regardant sa femme.